

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 33

Artikel: Lausanne pittoresque : vieilles choses. - Un coup d'oeil au marché. - Les lausannoises
Autor: J.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188830>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
 du Canton 15 c. } la ligne ou
 de la Suisse 20 c. } son espace.
 de l'Étranger 25 c. }

Lausanne pittoresque.

Vieilles choses. — Un coup d'œil au marché. — Les Lausannoises.

J'aborde, par un titre prétentieux, un sujet fort difficile. Pour donner aux lecteurs du *Conteur vaudois* une description pittoresque de Lausanne, il faut, en effet, faire de sa plume un pinceau ; dire, avec des mots seulement, le dessin, la couleur, la lumière et la physionomie des personnes et des choses. Mais pour peindre il faut voir d'abord, et voir en artiste, je veux dire voir le beau là où le vulgaire ne voit qu'insignifiance. Avec tout cela et beaucoup d'esprit, il faut encore une qualité maîtresse, savoir écrire. Hélas ! je ne suis pas artiste du tout et je serais heureux si, comme Monsieur Jourdain, je pouvais un jour faire de bonne prose sans le savoir.

Voici un exemple qui dira ce que c'est que voir en artiste : Il y a quatre ou cinq ans, je gravissais les Escaliers-du-Marché lorsque, près des dernières marches, je m'arrêtai auprès d'un aquarelliste à la barbe grisonnante qui, de quelques coups d'une main exercée, croquait l'escalier sombre et, au bout, le portail de la Cathédrale en plein soleil. — Chut ! me souffla un sculpteur de mes amis, M. Lugeon, c'est Meissonnier ! — C'était Meissonnier, en effet ; nous verrons un jour peut-être ce même sombre escalier sur une petite toile, avec deux ou trois personnages, quelque brillant gentilhomme du XVI^e siècle donnant la main à une noble dame, ou bien deux chevaliers querelleurs qui se rencontrent et mettent flamberge au vent ; et nous aurons un chef-d'œuvre de plus. J'ai passé là des milliers de fois sans voir un tableau tout fait dans ce portail plein de sculptures vu à travers ce sombre escalier de bois.

L'Etat et la Commune devraient s'entendre pour charger un peintre de reproduire le peu qui nous reste du vieux Lausanne. Ces escaliers, entre autres, vus d'en haut, sont du plus pittoresque effet.

Existe-t-il seulement un dessin des anciens arc-boutants du temple de St-François ?

Lausanne nous offre encore quelques aspects de ce genre, des curiosités, des types qu'il faut s'empresse de croquer, car bientôt ils ne seront plus.

Les marchés de la capitale surprennent toujours les étrangers par leur originalité ; par exemple, il faut n'être pas pressé et faire d'innombrables zig-zags ces jours-là pour traverser la ville ; il faut s'at-

tendre aussi à recevoir, sans trop murmurer, des coups de paniers dans les flancs et des coups de hottes à la tête ; c'est dans l'ordre ; mais méfiez-vous surtout des chars de la campagne : un paysan conduit son attelage dans les rues de la ville avec la même insouciance que sur la place déserte de son village ; et je le dis avec regret, en ceci on aura beaucoup plus vite fait l'éducation des chevaux que des hommes.

J'aime les marchés de Lausanne. C'est là, et là seulement que l'on peut voir de près toutes les classes de la population féminine du chef-lieu, la maraîchère des environs, la servante de bonne maison en blanc tablier et blanc bonnet, la bonne bourgeoise et la grande dame en robe de satin ou en manteau de velours. Nulle part ailleurs, ni dans les fêtes populaires, ou à la sortie des temples, vous ne surprendrez mieux la femme de Lausanne. Quels caquetages, quels bavardages émaillés de germanismes ! J'y reviendrai. Je tiens surtout à dire que c'est le samedi, dans les rues de Lausanne, que l'on admire le plus grand nombre de jolis minois de toutes les villes de la Suisse. Le roi de Hollande, qui s'y connaissait, en était enchanté ; j'ai vu un jour S. M., accompagnée de ses trois aides-de-camp, boire incognito de la bière de Berthoud au rez-de-chaussée de l'hôtel du Raisin, pour le seul plaisir de lorgner ces charmantes Lausannoises au passage. De fait, la très grande majorité des femmes ont ici la tenue correcte, la tournure peu vulgaire et une grande propreté. Quand je parle de *tournure*, ce n'est pas de celle qu'une mode stupide, anti-artistique surtout, nous a donnée ; c'est laid, c'est bête et cela donne aux personnes qui en sont affublées une démarche des plus disgracieuses, causée par un balancement exagéré de la croupe.

Je ferai remarquer en passant que les maraîchères étalent leurs fruits et leur légumes avec coquetterie et propreté ; on n'en peut dire autant des marchés de plusieurs grandes villes de la Suisse. A Zurich, par exemple, on a beaucoup de peine à se procurer des légumes et des primeurs ; pas forts sous ce rapport, nos confédérés ; c'est pourtant mieux qu'au Brésil où, durant trois mois, M^{me} Agassiz ne put se procurer une plante de salade, même à Rio-Janeiro.

On reproche à tout propos aux Lausannoises de n'être pas bonnes ménagères et de trop s'adonner à la culture du piano et à la lecture des romans. Je crois qu'on exagère. Depuis le commencement du monde,

les anciens, qui ont oublié, disent et diront toujours : « de notre temps, ce n'était pas comme cela. » Les femmes vaudoises des villes que les nécessités de la vie ne retiennent pas ailleurs, dans un magasin par exemple, sont chez elles; elles sont aussi bonnes cuisinières qu'autrefois, meilleures couturières et surtout mères de famille plus intelligentes. Je reconnais que la lecture des feuilletons — et quels feuilletons parfois ! — est un mal grave, une plaie. Il y a cent ans, la femme faisait davantage de bonne littérature et de bonne musique; les vieilles romances, naïves, douces, ou pleines de sel que nous répétaient nos grand'mères en font foi; nous avons des choses exquises dans ce genre, comme :

Jeune fille aux yeux noirs,
Tu règnes sur mon âme...

Mais si 1830 ne nous a donné que des niaiseries larmoyantes, le second empire de stupides drôleries du genre Thérèse, et l'opérette bouffe, nos femmes n'en sont pas responsables. Espérons que le bon goût reviendra.

J. D.

Le lac d'Oulens.

Il y avait autre fois, à Oulens, un nommé Sami, qui, après avoir gaspillé une jolie fortune par ses dissipations, était réduit à travailler à la journée tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Puis, lorsqu'il avait quelques sous en poche, il quittait son village et se dirigeait vers les rives du Léman, où le petit blanc lui paraissait bien supérieur à celui de la pinte d'Oulens. C'est là qu'il feignait d'aller chercher de l'ouvrage, et qu'il se livrait même parfois à la mendicité, attiré, disait-il, par la vue du lac qu'il adorait.

A entendre cette âme poétique d'ivrogne, le petit blanc n'était qu'une futilité, mais la vue du lac !...

C'est probablement ce beau panorama qui le grisait si souvent, qui l'endormait sur la table du cabaret, ou au bord du chemin, entre Ouchy et Lutry.

Aussi, combien de fois la gendarmerie dut-elle reconduire à sa commune ce désœuvré !... Dix fois au moins. Mais il n'y restait pas longtemps; semblable aux chats que l'on veut égarer en les transportant dans un panier bien loin de la maison, et qui sont de retour avant leur maître, Sami se retrouvait toujours au point de départ avant les gendarmes; le pays du petit blanc voyait toujours réapparaître à l'horizon son nez rouge et bourgeonné.

La municipalité d'Oulens, exaspérée de voir sans cesse la gendarmerie lui ramener à ses frais ce déplorable combourgeois, le fit appeler une dernière fois en séance pour lui savonner les oreilles d'importance. Lorsque chaque municipal lui eut fait son sermon, le syndic, brochant sur le tout, lui représenta tout ce que sa conduite avait d'odieux, tout ce qu'elle inspirait de mépris, et termina en faisant entrevoir à ce vagabond une punition dont il se souviendrait à jamais, s'il ne se corrigeait pas !

Sans se laisser déconcerter, Sami regarda le syndic d'un air bonasse et lui répondit en patois : *Eh bin, écutadé, monsu lo syndique, féd' on lè à Ouleins et*

pi l'âi restéri. (Eh bien, écoutez, monsieur le syndic, faites un lac à Oulens et puis j'y resterai.)

L. M.

Invitation méridionale.

Voulez-vous faire un bon dîner ?
Venez chez nous à la campagne ;
Allons, laissez-moi vous mener
Dans un vrai pays de cocagne.

Vous prenez le chemin de fer
De Lyon-Méditerranée ;
Vous sentez l'odeur de la mer
Le lendemain, dans la journée.

Mon castel est là-haut, là-haut ;
Mais attendez pour me comprendre ;
Point de fatigue, point de chaud,
Pour y monter, il faut descendre.

Ciel toujours bleu, prés toujours verts,
Fruits toujours mûrs, fleurs toujours fraîches,
Jamais d'étés, jamais d'hivers ;
Puis quelles chasses, quelles pêches !

On n'a pas besoin d'hameçons,
De chiens, de fusils, de costumes,
Nos rivières sont tout poissons,
Et nos plaines tout poil et plumes.

Dans nos buissons vous ne trouvez
Que grives et tourterelles ;
Nos truffes sont de gros pavés,
Nos champignons sont des ombrelles.

Avec la main nous attrapons
Les bartavelles, les outardes ;
Tous nos poulets naissent chapons,
Toutes nos poules sont poulardes.

Nous avons des vins excitants
Qui chantent l'amour et la gloire,
Il faut les conserver cent ans
Avant de songer à les boire.

Puis quel service, quel éclat !
Nous avons des chefs, des artistes
Qui mettent les deux mains au plat
Comme à la bouche les dentistes.

Enfin, c'est le pays des dieux
Que la langue ne peut décrire.
Vous ne me croyez pas ? Tant mieux !
Croyez ce que je vais vous dire :

Une famille de Paimbœuf
Vint dîner chez ma tante Isaure,
En mil-sept-cent-nonante-neuf...
Eh bien, elle y demeure encore !

G. NADAUD.

La tràblia, lo bourisquo et lo dordon.

III

Lo sécond dèi valets ào tailleur étâi eintrâ ein apprentessadzo dein on moulin. Quand l'eut fini son teimps, lo monnâi, qu'avâi étâ conteint dè li po cein que l'étâi pè fortès z'eimbottâiès que sè pâyivé dein lo sa dâi pratiquès, lâi fe :

— Po tè recompeinsâ, tè vu bailli on bourisquo ; mâ l'est on bourisquo que ne faut ni appliyi, ni tserdzi.

— Adon. à quiet mè pao-te servi, demandâ lo compagnon ?